

Rencontres internationales du documentaire de Montréal **Univers sensoriels**

Charles-Henri Ramond

Numéro 312, février 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ramond, C.-H. (2018). Rencontres internationales du documentaire de Montréal : univers sensoriels. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 46–49.

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL

Univers sensoriels CHARLES-HENRI RAMOND

« Avec la disparition progressive du DVD et la percée erratique de la VOD, la salle obscure reste bien souvent le dernier véritable ancrage d'un film avec son auditoire. Et encore faut-il habiter à Montréal et ne pas rater la très courte fenêtre de présence sur le grand écran. »

Tous les ans à pareille époque, les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) investissent les salles du centre-ville de Montréal. Reposant sur une programmation aussi riche que diversifiée, les RIDM sont devenus au fil des ans l'un des rendez-vous les plus importants en Amérique du Nord en la matière. Pour la 20^e édition, on retrouvait au programme près de 150 films, dont plusieurs furent présentés à guichets fermés. Bref tour d'horizon de quelques œuvres marquantes.

En matière de cinéma documentaire québécois, l'automne est une période propice pour faire le point sur une année qui s'achève. Et bien entendu, de découvrir un avant-goût de ce qui nous attend au cours de l'année à venir. En une quinzaine de longs métrages, tous présentés en primeur, les RIDM sont l'occasion de valider le bien-fondé de certaines analyses, de déceler des courants naissants ou de dénicher de nouvelles voix. Grâce à une programmation exhaustive, ces quelques jours de novembre nous permettent d'embrasser plus largement le poulx de l'industrie locale, du moins dans sa portion la plus visible. Si le corpus québécois reste

stable, autour d'une vingtaine de films par an¹, et si la popularité des RIDM n'est plus à démontrer², une grogne généralisée agite la profession. De manière récurrente depuis plusieurs années, des articles de presse, communiqués ou autres tables rondes spécialisées nous alertent sur une situation qui se fragilise. Budgets de plus en plus restreints, production et diffusion télévisuelle qui se rétrécissent et bien sûr, très courte durée de vie, sont entre autres pointés du doigt. La situation est-elle si désastreuse? Nous n'avons évidemment pas les réponses à ces problèmes structurels. Personne d'ailleurs ne semble les avoir. Une chose est sûre, la salle — vitrine principale de toute œuvre du 7^e art — a toutes les peines du monde à satisfaire les exigences. Avec la fermeture de l'Excentris en novembre 2015, les cinéastes d'ici ont été durement touchés. La solution mise sur pied promptement par la Cinémathèque québécoise (le Centre d'Art et d'Essai, ou CAECQ) a certes permis de pallier la demande immédiate, mais devant les changements inexorables des habitudes de visionnement des publics, suffira-t-elle à assurer la pérennité de la visibilité du documentaire? On en doute. Avec la disparition progressive du DVD et





 1. *Sur la lune de nickel*

 2. *Cielo*

la percée erratique de la VOD, la salle obscure reste bien souvent le dernier véritable ancrage d'un film avec son auditoire. Et encore faut-il habiter à Montréal et ne pas rater la très courte fenêtre de présence sur le grand écran. Un comble lorsque l'on sait le temps nécessaire pour les auteurs à mener leurs projets à bon port. L'assistance à ces maigres projections va de pair. Au cours de l'année écoulée, sur la trentaine de longs métrages produits ou coproduits par le Québec, seuls quatre ont obtenu des résultats probants suite à leur diffusion dans plusieurs villes de la province³. Pour le reste, les spectateurs se comptent principalement en centaines.

Aussi alarmants soient-ils, les chiffres du « box-office » ne doivent pas nous faire oublier la diversité, la quantité et la qualité d'une production annuelle qui ne cesse de nous étonner. Lors de cette 20^e édition des RIDM, deux déterminants significatifs, l'un sur le fond, l'autre sur la forme, ont marqué la sélection québécoise de leur empreinte. En premier lieu, soulignons une volonté affirmée de bousculer les codes établis en proposant des approches stylistiques audacieuses. Offrant de véritables immersions sensorielles dans leur sujet, ils n'hésitent pas à mettre à mal les traditions et à réinventer le rôle du documentariste en se réappropriant celui du cinéaste. Ce brouillage de pistes n'est certes pas nouveau, cette année cependant, ses proportions nous ont semblé plus fortes que par le passé. Ce fut le cas, entre autres, de *13, un ludodrame sur Walter Benjamin*, portrait du philosophe allemand réalisé par Carlos Ferrand, de *Destierros* d'Hubert Caron-Guay, de *Les dépossédés* de Mathieu Roy, de l'impressionnant *DPJ* de Guillaume Sylvestre, ou encore du drame familial *Manic* de

Kalina Bertin. Plans-séquences, entrevues à la mise en scène revisitée, explications superflues supprimées les effets techniques et artistiques sont nombreux et nous rappellent d'ordinaire la fiction. Leur entrée dans la sphère du documentaire ne peut être que saluée.

Ce désir de repousser les frontières formelles trouvait aussi un parallèle étonnant dans la quantité importante de productions à avoir été tournées à l'étranger. Pour notre part, ce sont ces œuvres que nous avons choisi de couvrir durant les RIDM. Nous avons constaté à quel point les préoccupations sociales disséquées témoignent de choix engagés. Crise agroalimentaire mondiale filmée du point de vue des plus démunis, migration des peuples fuyant les horreurs de leur quotidien, violences faites aux femmes..., les thèmes abordés nous apportent un indispensable éclairage sur des problématiques qui nous concernent tous. De l'Argentine au Chili, en passant par l'Inde ou la Russie, les destinations de nos documentaristes offrent une diversité d'angles d'approche, bonifiant d'autant notre rapport au monde. Soulignons que dans les films que nous détaillons ci-dessous, trois sont des premiers longs métrages.

NOTES SUR QUELQUES FILMS SORTIS ET À VENIR

C'est sur la pointe des pieds qu'Émilie B. Guérette nous emmène à Rio de Janeiro pour non pas faire la fête, mais voir les dessous de la médaille. Avec *L'autre Rio*, la jeune réalisatrice diplômée du programme documentaire de l'INIS en 2012 nous propose le tour du propriétaire d'un bloc appartement pas comme les autres. En fait, il s'agit d'un immeuble en proie à l'insalubrité et à la criminalité, que plusieurs familles sans le sou occupent



« Avec *Destierros*, son premier long métrage, Hubert Caron-Guay réinvente l’entrevue face à face. Les intervenants sont en plein centre du cadre, un éclairage souligne leur visage. Autour, le noir absolu. »

tant bien que mal. À quelques enjambées de cette misère cachée, les touristes célèbrent par centaines de milliers ce grand foutoir que sont devenus les Jeux olympiques. Enchâssée dans les feux d’artifice grandioses illuminant les cérémonies d’ouverture et de clôture au stade Maracaña, cette présentation de l’exclusion a l’avantage de ne pas forcer le mélodrame ni de sombrer dans le misérabilisme. Sensible, l’approche possède une certaine dose d’optimisme, mais sait éviter la naïveté en laissant poindre quelques parcelles d’ironie qui en disent long sur l’indifférence des élus locaux. Pudique, la caméra met en lumière, derrière les sourires gênés des personnes rencontrées, des silences aussi parlants que de longs discours. *L’autre Rio* a remporté le prix du meilleur espoir de ces 20^e RIDM. Sortie prévue en 2018.

Cielo d’Alison McAlpine. Ce premier long métrage de la réalisatrice d’une renommée « histoire de fantôme non fictive » (*Second Sight*, 2009) est sans doute la proposition la plus évocatrice de la sélection québécoise de 2017. Dans ce film inspiré par certains passages de *The Tree of Life* de Terrence Malick, et rappelant le très prenant *Nostalgia de la Luz* de Patricio Guzmán, Alison McAlpine contemple la voute étoilée au-dessus du désert d’Atacama. Dans un élan de méditation existentielle et poétique, elle nous fait imaginer les mystères évoqués par les habitants de ces régions inhospitalières, et laisse le soin à plusieurs scientifiques de relater notre monde vu du ciel. Située aux confins du voyage initiatique et du documentaire technique, cette contemplation séduit par ses images. Grâce à de longues séquences filmées en ultra accéléré⁴, McAlpine nous entraîne dans une conversation sidérale forte en intériorité qui permet également une place importante aux légendes locales. Bien qu’elle se détache nettement des thématiques sociales habituelles, la proposition offre néanmoins une réflexion universelle

sur les liens que nous entretenons avec nos origines. Souhaitons que ce film, qui n’a pour l’instant pas de date de sortie, puisse trouver le chemin du grand écran, seul moyen viable d’en ressentir toute la beauté.

Dans sa version intégrale de plus de trois heures, *Les dépossédés* de Mathieu Roy est une œuvre impressionnante, tant par sa forme que par son contenu. Désireux de se démarquer des « montages hystériques » des documentaires traditionnels, Roy signe un puissant réquisitoire contre les politiques mondiales en matière d’agroalimentaire. Composé de plans-séquences de plusieurs minutes permettant l’immersion totale du spectateur, le film ne délaisse pas son côté instructif pour autant. Les entrevues de paysans, journalistes et économistes y sont très fouillées, offrant par la même occasion un point de vue en profondeur sur les causes des destins tragiques de millions d’agriculteurs acculés à la famine. Doublement dépendants (des prix de vente de leurs récoltes et des prix d’achat de leur nourriture), ces dépossédés finissent par abandonner leurs terres pour s’en aller grossir les rangs des miséreux qui peuplent des villes tentaculaires et inhumaines. Écrit par Richard Brouillette (*L’encerclement, la démocratie dans les rets du néolibéralisme, Oncle Bernard, l’anti-leçon d’économie*) et par le photographe Benoit Aquin, *Les dépossédés* expose sans excès de misérabilisme une réalité injuste. Alors que l’Occident gaspille à peu près tout ce qu’il consomme, à commencer par la nourriture, ce film est un cri d’alarme qui ne peut laisser indifférent. Malgré un montage qui aurait mérité d’être resserré dans la dernière heure, voilà l’un des plaidoyers les plus virulents qu’il nous ait été donné de voir depuis fort longtemps. Une version réduite à 78 minutes a également été produite pour la télévision.

Avec *Destierros*, son premier long métrage, Hubert Caron-Guay réinvente l’entrevue face à face. Les intervenants sont en plein centre du cadre, un éclairage souligne leur visage. Autour, le noir absolu. Ces voix sorties tout droit du gouffre de l’horreur sont celles de migrants sud-américains fuyant leur pays et leur famille pour rejoindre l’Eldorado américain. À pieds ou accrochés durant de longues heures à des wagons de marchandises, leurs périlleux voyages n’ont cependant que bien peu de chances d’aboutir. Presque tous se font prendre et se retrouvent logés temporairement dans des camps de transit mexicains. Personne ne voulant d’eux, à commencer par leur « terre d’accueil », leur angoisse imprègne ces campements de fortune. Sans sensationnalisme malgré les crimes évoqués, Hubert Caron-Guay se fait le porte-parole de vécus douloureux et montre une fébrilité par moment étouffante. Leur chemin sera tellement incertain que la conclusion ne peut être qu’abrupte... sans laisser grand espoir. Réalisé

avec des moyens de tournage réduits, *Destierros* offre une approche minimaliste, rappelant les beaux jours du cinéma direct canadien. À l'heure où la crise des migrants ne cesse d'interpeller documentaristes et médias, ce film de guérilla s'impose comme une évidence. Sortie prévue le 19 janvier 2018.

Rocio et Aldana sont deux jeunes Argentines dans la vingtaine. Outre le fait qu'elles sont cousines (« primas » en espagnol), elles ont en commun une enfance marquée par les atrocités de la violence. Après *Antoine* en 2009 et *Ariel* en 2013, Laura Bari continue avec *Primas* à explorer le handicap et à dresser les contours de lents processus de reconstruction. De l'Argentine au Québec, la réalisatrice suit Rocio et Aldana dans leur parcours intime qui les amènera à trouver les recours pour transcender la douleur. Ce faisant, Laura Bari se fait la confidente de traumatismes profondément enfouis et, en dépit d'une sensibilité de tous les instants, nous confronte aussi à la vision très crue des séquelles laissées sur le corps de Rocio et dans le cœur d'Aldana. Impossible de se réfugier dans l'ignorance. Sans être voyeur, son portrait dénonce avec vigueur les violences faites aux femmes, tout en livrant, dans ses derniers instants, un puissant message d'espoir. Avec *Primas*, Laura Bari confirme la place qui est la sienne dans le monde du documentaire québécois. Sortie prévue en 2018.

François Jacob semble avoir habité toute sa vie dans la cité minière de Norilsk, en Sibérie. Habitué autant à la fiction qu'au réel, il fait de *Sur la lune de nickel* un exemple de réussite dans les deux domaines. Sur le plan factuel, son film est d'une limpidité explicative presque parfaite. Et c'est d'autant plus remarquable, que bien peu d'archives restent pour décrire le passé terrible de cet ancien goulag et ses centaines de milliers de morts. D'un point de vue formel, on remarque une caméra attentive au lieu visité, allant jusqu'à lui donner une véritable personnalité. Plans larges d'un ciel pollué par les fumées des usines, balades nocturnes dans les rues désertées engluées dans la neige et la glace, l'image traque la moindre parcelle d'étrangeté, même la plus cachée. Dans des mises en contexte recherchées, il fait parler ceux qui veulent partir à tout prix, mais aussi ceux qui ne quitteraient cette ville pour rien au monde. Ce voyage en terre inconnue est sorti en salle le 20 octobre 2017. Il s'agit du seul film de notre revue d'effectifs à ne pas avoir été présenté aux RIDM.

Taming the Horse du montréalais d'origine chinoise Tao Gu n'est pas uniquement un film sur la jeunesse sans attaches. Certes, il y a un peu de cela dans le portrait de Dong, l'ami d'enfance du cinéaste. En 2013, les deux hommes entreprennent un long périple en Mongolie, là où les parents de Dong sont nés. Ce pèlerinage est non seulement une plongée naturaliste dans la fragilité

humaine, mais une évocation de son irrépensible besoin de liberté. C'est aussi un instantané décalé de la Chine, pays immense où l'on n'hésite pas à faire plusieurs milliers de kilomètres pour trouver un avenir meilleur. Dans ces contrées où le déracinement est généralisé, pas étonnant que jeunes et vieux ne s'y retrouvent pas toujours. Le film fait écho à ce contexte social protéiforme et dévoile une personnalité complexe et dépendante, son rapport presque bestial avec la gent féminine et ses incessants démêlés avec sa mère. D'une durée de plus de deux heures, ce parcours s'avère difficile à suivre, parfois redondant, et possède en outre un montage aléatoire. Le jury du festival a décerné à *Taming the Horse* le grand prix de la compétition nationale.



Du plus intime des portraits à la fresque épique internationale, les longs métrages québécois présentés aux RIDM cette année nous ont une fois de plus permis de constater à quel point les préoccupations de nos cinéastes ouvrent les portes d'une perception indispensable de ce que nous sommes. Malgré la dégradation des conditions de production et un auditoire limité, ils continuent de nous montrer un panorama diversifié sur le monde qui nous entoure et qu'il est essentiel de garder vivant et accessible. À travers leurs œuvres, nos cinéastes nous offrent une chance unique de nous situer, de nous jauger à l'aune des mutations profondes de notre siècle, mais aussi de redéfinir notre rapport à l'autre et à ses réalités. Toutes les qualités du documentaire sont là, prêtes à être saisies à bras le corps. Et si l'on doit se réjouir du succès sans cesse grandissant du festival, souhaitons également que les doléances de la profession soient entendues. ▲

3. *Destierros*

4. *Les dépossédés*

Notes

¹D'après les chiffres de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ)

²Selon nos sources, une trentaine de séances des RIDM se sont déroulées dans des salles bondées, soit le double de l'an dernier

³*Le goût d'un pays* de Francis Legault, *L'érotisme et le vieil âge* de Fernand Dansereau, *The Gardener* de Sébastien Chabot et *La ferme et son état* de Marc Séguin, ayant tous réussi à attirer plus de 4000 spectateurs

⁴le terme anglais est « time-lapse »